

LES INTER-RELATIONS HOMMES/MILIEU/GLOSSINE ET LEURS
REPERCUSSIONS SUR LE DEVELOPPEMENT DE LA MALADIE
DU SOMMEIL EN SECTEUR FORESTIER DE COTE D'IVOIRE

=====

par

J.P. HERVOUET¹ et C. LAVEISSIERE²

Ce travail bénéficie du soutien financier du Programme Spécial
PNUD/Banque Mondiale/OMS de Recherche et de Formation concernant les
maladies tropicales.

-
- 1 - Géographe de l'ORSTOM, G4 BP 293 Abidjan 04 - République de Côte d'Ivoire.
 - 2 - Entomologiste médical de l'ORSTOM, OCCGE/Institut de Recherches sur la Trypanosomiase et l'Onchocercose, BP. 1500 Bouaké - République de Côte d'Ivoire.

INTRODUCTION

Depuis quelques dizaines d'années, on constate, en zone forestière de Côte d'Ivoire que les "foyers" de maladie du sommeil se développent là où prédominent les cultures d'exportation telles que le café et le cacao.

Tout porte à croire que la transformation de l'économie de régions entières, rendue possible par la venue et la fixation d'une main d'oeuvre étrangère importante (Baoulé, Mossi...), fit passer la maladie du stade endémique à des situations épidémiques. Le fait que la maladie touche presque exclusivement les populations de planteurs allochtones autorise à mettre en relation recrudescence puis propagation de la maladie et modification des rapports entre l'homme, le milieu et l'insecte vecteur : les rapports entretenus par les populations autochtones avec le milieu demeurent très différents de ceux instaurés par les populations immigrées.

Les études entomologiques menées depuis 1978 mettent en évidence le rôle des plantations dans la bio-écologie des glossines et, par voie de conséquence, dans l'épidémiologie de la maladie. Cette constatation est toutefois incomplète car elle ne tient pas compte de la diversification de la population humaine en zone forestière et ne permet pas d'expliquer pourquoi, par exemple, dans un même secteur, la maladie atteint surtout les Mossi alors que les Gouro, qui vivent et cultivent à proximité, sont pratiquement indemnes. Elle ne permet pas non plus d'expliquer pourquoi, en pratiquant les mêmes cultures, les Mossi sont plus touchés que les Niédeboua ou les Baoulé.

Pour aboutir à des conclusions valables - même si elles demeurent partielles (1) - il est nécessaire de connaître aussi bien l'écologie de l'homme que celle de la glossine et de déterminer les différents types de contact entre le vecteur et l'homme. L'acquisition de ces bases autorisera la description qualitative et quantitative des rapports homme/glossine/parasite dans un

(1) Puisque ne tenant pas compte ici de la "qualité" des prospections pas plus que de divers facteurs génétiques.

milieu donné, rapports conditionnant l'implantation et la dissémination de la maladie. C'est l'objectif que se fixe un programme pluri-disciplinaire mené dans le "foyer" de Vavoua et dans une zone de colonisation caféière et cacao-yère récente : la vallée de la Lobo.

A - DEVELOPPEMENT DES PLANTATIONS ET MALADIE DU SOMMEIL

Les archives du secteur spécial 14 (2) indiquent que la région de Daloa fut anciennement frappée par la maladie du sommeil et ce bien avant que ne se développent les cultures du café et du cacao. L'endémie n'était cependant constante ni dans le temps ni dans l'espace et prenait des intensités diverses suivant les cantons et les années.

A partir de 1944, le foyer de Bouaflé retint l'attention. Comme celui, plus ancien d'Abengourou, à l'est de la Côte d'Ivoire, il se caractérisait par la présence d'une importante population étrangère se livrant à la culture du café. Ces allochtones résidaient en permanence ou temporairement mais fréquemment au coeur des plantations et étaient massivement frappés par la maladie tandis que les autochtones se livrant peu aux nouvelles spéculations agricoles et résidant au village étaient quasiment épargnés.

En 1975, dans des conditions d'occupation de l'espace similaires, c'est le "foyer" Mossi de Vavoua qui est "découvert" suite au dépistage de plusieurs dizaines de voltaïques travaillant dans la zone.

1 - Modification du peuplement

Le foyer de Vavoua s'articule sur quatre villages Mossi installés entre les terroirs Gouro à l'est et les villages Kouya à l'ouest. Dans l'espace considéré l'administration recensait 4340 personnes en 1969 dont 1537 voltaïques. En 1975 (3) on y comptait 3935 Mossi sur 7497 habitants. Enfin en 1977 l'équipe trypanosomiase du Centre Muraz y examinait 7424 personnes dont 4968 Mossi. On peut estimer actuellement que cette zone est peuplée de 15 000 personnes dont 10 000 voltaïques.

(2) Secteur de Daloa qui engloba un temps la préfecture de Bouaflé.

(3) Recensement national 1975, République de Côte d'Ivoire.

La zone de la Lobo, de colonisation récente, comptait 2460 personnes en 1967, essentiellement des Niédeboua autochtones. En 1982, dix ans après l'afflux de planteurs étrangers, on peut raisonnablement estimer cette population entre 15 et 20 000 individus dont 35 % de voltaïques, 30 % de Baculé et 25 % seulement de Niédeboua.

Il est clair que le développement des plantations modifie considérablement la répartition ethnique au point de rendre les autochtones, chez lesquels les cultures vivrières dominant, largement minoritaires.

Les corollaires de la modification du peuplement sont :

- l'augmentation des superficies utilisées, qui sur la Lobo, passent de 60 km² en 1970 à 360 en 1981 ;
- l'accroissement des densités humaines dans les zones mises en valeur, qui dans les terroirs traditionnels avoisinent 35 hab/km² contre plus de 50 au coeur des plantations
- le remplacement sur de vastes superficies des cultures vivrières, des jachères et de la forêt par du café ou du cacao ;
- la multiplication des habitats isolés au sein des plantations, complétant ou s'opposant à l'habitat villageois ;
- la mobilité de la population dont une part supérieure à 20 % se renouvelle chaque année.

2 - Les "malades"

Dans les zones considérées, la prévalence de la trypanosomiase connut un accroissement considérable 10 à 20 ans après l'installation des populations allochtones chez lesquelles elle prit une allure épidémique tout en conservant une allure endémique dans les villages autochtones. Ainsi à Bouaflé, de 1933 à 1942, l'indice de contamination totale(4)

$$(4) \text{ I.C.T.} = \frac{\text{NT} + \text{AT}}{\text{P}} \times 100$$

NT : Nouveaux Trypanosomés

AT : Anciens Trypanosomés

P : Population recensée

reste comparable dans les villages Mossi et autochtones (toujours inférieur à 1). A partir de 1943, l'ICT croît rapidement chez les voltaïques et plus lentement chez les autochtones.

T1 COMPARAISON DES ICT DES VILLAGES MOSSI
ET AUTOCHTONES DE BOUAFLE EN 1949 (5)

VILLAGES <u>MOSSI</u>	ICT	!! - !!	VILLAGES AUTOCHTONES!	ICT
GARANGO	3,47	!!	DEGBEZERE	1,12
TENKODOGO	14,01	!!	KOISSI-PERITA	1,64
KOUDOUGOU	18,00	!!	KAVIESSOU	2,30

L'évolution est identique dans le foyer de Vavoua dans les années 70. En 1978, l'incidence annuelle (6) est de 3,8 pour les populations Mossi examinées alors qu'elle n'est que de 1,4 chez les autochtones (7). De même en 1981-82 dans la région de la Lobo sur 24 malades dépistés il y avait :

2 Niédeboua soit 0,09 % de la population examinée.

4 Baoulé soit 0,17 % des Baoulé examinés.

14 Soudaniens (8) soit 1 % de cette catégorie examinée.

Dans tous les cas, les populations les plus touchées par la maladie s'adonnent en priorité à la caféiculture tandis que celles restées fidèles aux cultures vivrières et à la cueillette demeurent presque indemnes et ce, quelle que soit l'ethnie.

(5) Rapport annuel du secteur spécial 14 - 1949 - OCCGE/ Centre Muraz.

(6) Incidence annuelle = $\frac{NT}{P} \times 100$
P = Population visitée dans l'année

(7) A. STANGHELLINI et G. DUVALLET - Epidémiologie de la trypanosomiase humaine à Trypanosome gambiense dans un foyer de Côte d'Ivoire.
Tropenmed. Parasit. 32. 1981.

(8) 11 Mossi et 3 Senoufo-dioula

Ainsi le village Gouro de Koissi-Perita conserva longtemps une prévalence (9) très basse. Elle ne crût qu'après que ses habitant eurent développé les plantations de café et de cacao.

Nous sommes donc fondés à penser que les fortes variations de prévalence de la trypanosomiase humaine observées entre les ethnies n'ont d'autres causes que des comportements divers face au milieu, déterminant des contacts homme/glossine différents.

B - SCHEMA GENERAL DES MODIFICATIONS DU MILIEU ET LEURS
CONSEQUENCES SUR LES POPULATIONS DE GLOSSINES.

De façon générale la glossine, insecte strictement hématophage quel que soit le sexe, exige pour survivre un couvert végétal lui offrant des conditions microclimatiques favorables et des hôtes. Toute modification du paysage naturel, entraînant des modifications du climat et de la faune, perturbe la distribution des tsé-tsés dans un sens favorable à l'homme (disparition) ou défavorable (extension de l'aire de répartition).

Traditionnellement, les populations autochtones ne modifient que légèrement leur environnement. Elles s'adonnent à la cueillette et à une petite agriculture vivrière auxquelles se sont adjointes quelques plantations de café d'extension limitée. Les terroirs, relativement humides, abritent des populations de glossines, notamment *G. palpalis*. Selon toute vraisemblance, elles se nourrissent principalement sur la faune sauvage toujours présente alors que l'homme n'effectue que des séjours temporaires et limités sur les lieux de culture.

(9) Prévalence = I.C.T.

L'apparition massive des cultures de rente a dénaturé les biotopes originels remplacés par de vastes espaces de plantations. La faune sauvage a fui et a été remplacée, plus ou moins, par des animaux domestiques. Des villages nouveaux et surtout des campements se sont installés, multipliant la présence de l'homme non seulement par l'accroissement des densités mais aussi par ses multiples déplacements le long des nombreuses voies de communications créées. Les populations de glossines se sont transformées radicalement et pour survivre elles ont dû modifier leur comportement.

1 - L'attaque de la forêt

Au fur et à mesure de la dégradation de la forêt humide on constate un remplacement des populations glossiniennes strictement zoophiles (G. fusca) par des populations à tendance anthropophile plus ou moins grande (G. palpalis) et potentiellement vectrices de trypanosomes humains.

2 - L'installation des plantations

Le remplacement de la forêt par ces milieux particuliers que sont les plantations n'a pas provoqué de perturbations graves parmi les populations de G. palpalis, espèce particulièrement adaptative et opportuniste.

La transition s'est faite d'autant plus facilement que le remodelage du paysage n'est pas homogène : dans tous les secteurs de plantation subsistent de nombreux îlots forestiers plus ou moins dégradés et surtout des talwegs humides boisés servant de lieux de reproduction et de refuge lors des périodes sèches.

Plantations de café et cacaoyères ne paraissent pas avoir la même importance : de façon générale on constate des densités de G. palpalis plus élevées dans les premières que dans les secondes.

Les natures végétales des deux types de culture peuvent en être la cause. Le couvert végétal dense du cacao ne permet pas le développement d'un sous-bois important. Il est ainsi défavorable à de nombreuses espèces animales et ne requiert pas la présence fréquente de l'homme pour les travaux de nettoyage. La nourriture disponible pour les glossines y est donc rare.

Il en va tout autrement dans les caféières où le contrôle des plantes adventices nécessite un travail régulier et assidu. Les travailleurs agricoles représentent alors une réserve nutritionnelle abondante et très disponible pour les glossines.

On constate enfin que les densités de G. palpalis sont plus élevées dans une caféière âgée que dans une jeune, alors que l'inverse se produit pour les cacaoyères (les jeunes cacao, à âge égal fournissent un couvert végétal plus important que les caféiers, sans anéantir totalement le sous-bois). Ce point pourrait en partie expliquer pourquoi la maladie du sommeil s'observe surtout dans les régions les plus anciennement mises en valeur par une économie caféière.

La fréquentation des plantations par G. palpalis est différente suivant les saisons : en saison sèche les conditions éco-climatiques des caféières ne permettent souvent aux tsé-tsés que de brèves incursions au moment de la prise de repas de sang. La survie de l'espèce est alors assurée par l'existence d'un réseau parfois important de galeries forestières boisées et humides. En conséquence, si les contacts homme/mouche ne peuvent se faire en toutes saisons au niveau des plantations, ils pourront avoir lieu (et peut-être de façon plus intense) au niveau des points d'eau sis dans les talwegs, près des ponts ou des gués.

3 - Modification de la faune

Alors que la faune sauvage a été partiellement éloignée dès la mise en culture l'homme a amené avec lui ses animaux domestiques, notamment le porc, multipliant localement les sources de nourriture et par là-même favorisant l'implantation des glossines dans certains biotopes. Ainsi, en lisière des villages, les densités de G. palpalis sont importantes corrélativement au nombre de porcs qui les fréquentent : si 38 % des repas sont constitués de sang humain dans une zone de plantation par contre, au niveau du village, 75 % proviennent des porcs et 9 % seulement de l'homme.

Un fait important apparaît ainsi : G. palpalis se nourrit sur l'hôte le plus disponible, l'homme dans la zone des plantations et le porc au niveau du village. Cet opportunisme alimentaire associé à la grande mobilité des insectes présente un intérêt épidémiologique certain puisqu'il est possible que le porc domestique soit un réservoir de trypanosomes humains.

4 - Le mode d'implantation de l'habitat

Au niveau des gros villages l'homme est protégé des piqûres de tsé-tsé par la présence des porcs qui jouent le rôle d'écran, limitant ainsi le risque de transmission. Mais en secteur forestier ce mode d'habitat n'est pas général et on recense une multitude de petits campements permanents, installés sur la plantation, et souvent peu éloignés d'un point d'eau. Dans la majorité des cas, les points d'eau se situent dans les talwegs, et représentent des réservoirs permanents de glossines et des lieux de reproduction privilégiés. En saison des pluies, on observe des densités (10) élevées de

(10) Densité : mouches/piège/jour.

G. palpalis (5,8) au niveau des talwegs; les insectes, suivant les sentiers d'exploitation (densité 2,3), parviennent au campement et s'y maintiennent (densité 1,8). Parmi ces derniers on observe une forte proportion d'individus ténéraux, c'est-à-dire susceptibles de s'infecter au cours de leur premier repas de sang pris sur un porteur de trypanosomes. Grâce à une nourriture humaine très disponible et des conditions climatiques souvent supportables, la glossine peut alors, au niveau du campement ou à proximité, s'infecter, transmettre et se reproduire.

5 - Les voies de communication

Le développement agricole a entraîné la création de routes, de sentiers et de chemins. L'occasion a été ainsi donnée aux glossines de se disperser et de s'implanter grâce aux lignes de vol ouvertes. Dans une plantation, en saison sèche, la densité de G. palpalis est 30 fois plus élevée sur le sentier d'exploitation menant au talweg qu'au coeur même de la parcelle. Les routes carrossables ne sont pas moins fréquentées, au contraire, et favorisent un va-et-vient important entre les talwegs humides et les lisières d'un village.

Ces biotopes sont donc extrêmement importants non seulement pour la dispersion des insectes mais aussi et surtout par le fait qu'ils favorisent des contacts étroits, nombreux et permanents entre les mouches et les hommes.

On comprendra ainsi que les villageois planteurs, s'ils sont protégés au niveau du village par rapport aux agriculteurs vivant en campement, risquent autant que ces derniers d'être contaminés : contraints comme eux de se rendre sur leurs lieux de travail, ils ont à supporter, entre le village et la plantation, des piqûres de glossines susceptibles de s'être infectées dans un campement, au niveau d'un talweg ou en lisière de village.

C - HOMME, MILIEU ET TRYPANOSOMIASE HUMAINE

Sous une apparente uniformité, les zones de plantations sont constituées d'une multitude de paysages élémentaires, de faciès écologiques imbriqués, d'âges différents, créés par des groupes humains divers disposant de techniques variées. C'est à l'intérieur de cet ensemble sillonné de nombreuses voies de communications que vivent, se meuvent et se rencontrent hommes et glossines et que circulent les trypanosomes.

1 - Hétérogénéité des paysages

L'autochtone est le premier responsable de la distribution des plantations. En règle générale il a aliéné d'abord les terres les plus éloignées du village, créant une zone de discontinuité entre le terroir villageois et les nouvelles aires de mise en valeur. Les terres ont été accordées d'une manière très hétérogène : parfois en petits lots, d'autrefois en vastes blocs, tandis que les "maîtres de la terre" ont souvent conservé, pour leur usage personnel, des espaces forestiers inclus dans les nouvelles zones de plantation. Les premiers occupants sont ainsi les acteurs privilégiés de la diversification des paysages et du maintien de nombreux îlots forestiers servant de refuge aux glossines.

En ne mettant pas simultanément et uniformément l'ensemble de sa "concession" en valeur, le nouveau planteur participe lui aussi à multiplier les contacts entre espaces à végétation différente. Les défrichements et la mise en culture s'effectuent progressivement d'année en année, suivant la disponibilité en main d'oeuvre familiale, salariée ou autre. Ainsi, la même concession peut présenter des faciès écologiques très variés allant du lambeau de forêt à une vieille plantation de café ou de cacao.

Un autre facteur de discontinuité des paysages, de morcellement des espaces botaniquement homogènes, situation très importante pour la vie des glossines, réside dans le choix des cultures. Ainsi les Baoulé sont principalement planteurs de cacao ; les Mossi se consacraient il y a quelques années presque exclusivement au café mais implantent actuellement des cacaoyères qui jouxtent alors le café.

Cette diversification des paysages, liée à des facteurs agronomiques, est encore accentuée par le choix des modes d'habitat qui vont de l'habitat dispersé pur à l'habitat groupé exclusif en passant par des types mixtes : telle famille réside principalement au village mais dort saisonnièrement au coeur de sa plantation alors qu'une autre, installée dans son campement, fait de brefs séjours au village.

L'une des conséquences principales de ces situations est bien entendu la multiplication des déplacements des hommes, ce qui, pour les glossines, augmente les "densités humaines apparentes" (11) et font souvent de l'homme l'hôte le plus disponible, d'autant plus que ces va-et-vient incessants éloignent la faune encore susceptible d'être sur place.

Etant entendu que les ethnies s'imbriquent dans l'espace, et que leurs comportements se modifient dans le temps, il est possible de schématiser les attitudes de l'homme face au milieu (tableau 2).

Il est difficile, sauf cas particulier, de considérer une plantation comme un gîte autonome pouvant être un lieu

(11) Les "densités humaines apparentes" sont le produit des densités de populations calculées par rapport à l'espace utilisé et d'un coefficient traduisant l'intensité du travail agricole et des déplacements des hommes. Ce coefficient est d'autant plus élevé que la présence de l'homme sur les lieux de travail est plus fréquente et durable et ses déplacements plus nombreux. Il sera inférieur à 1 pour les populations passant le plus clair de leur temps au village.

de transmission indépendant. De nombreuses plantations situées sur les interfluves sont impropres au maintien et à la reproduction des glossines qui jouent, par leurs déplacements, sur la discontinuité des divers biotopes. Au cours de son existence, la glossine se déplace en fonction de ses besoins en nourriture et selon la disponibilité de celle-ci ; elle se meut dans différents milieux plus ou moins anthropisés, passant, au besoin de l'un à l'autre. Ses déplacements se font presque exclusivement le long des voies de communication. Ce faisant, et compte tenu des déplacements de l'homme, les lieux potentiels de contacts homme/mouche se multiplient mais aussi certainement, se hiérarchisent en fonction des déplacements de l'homme et des milieux qu'il crée.

2 - Milieux et "malades"

La multiplication des contacts épidémiologiquement dangereux entre la glossine infectée et l'homme sain se traduit par l'accroissement du nombre des malades. Dans l'ensemble des zones d'études les populations les plus touchées apparaissent être celles qui pratiquent, en priorité, la caféiculture et dont les plantations ont atteint un développement suffisant pour abriter des glossines et leur servir de terrain de chasse. La plupart des cas recensés le sont aussi dans les zones où il existe une imbrication des caféières avec d'autres biotopes, essentiellement arborés, qui peuvent servir de refuge aux glossines lors des saisons les plus sèches, à la condition que les espaces mis en culture soient largement prédominants. Les vieilles caféières, de taille réduite, disséminées dans les terroirs niédeboua hétérogènes de Daniafla et de Fiekom, pourtant infestées de glossines, sont indemnes de trypanosomes. Inversement il existe des trypanosomes dans des campements installés au cœur de plantations de café, où en saison sèche découvrir une glossine relève de l'exploit.

Ces quelques constatations obligent à poser le problème du contact homme/glossine, non seulement à partir de l'écodistribution de l'insecte, mais aussi de celle de l'homme et de l'influence de ce dernier sur les sources de nourriture disponibles pour la tsé-tsé.

En développant une économie de plantation les hommes ont éloigné leur habitat et leurs champs des zones les plus humides en s'installant sur les interfluves, moins favorables à la reproduction des glossines. C'est pourtant là que l'on trouve le plus de malades. Ce type d'implantation nécessite des visites fréquentes aux points d'eau situés dans les talwegs, gîtes à glossines par excellence. Les contacts homme/mouche y sont d'autant plus fréquents et nombreux que la mise en culture des environs et la circulation des hommes ont éloignés la faune sauvage.

D'autre part les nouvelles populations se regroupent fréquemment dans l'espace en fonction de leur ethnie et de leur région d'origine. Suivant leurs traditions elles pratiquent l'entr'aide agricole. Elles multiplient ainsi les déplacements qui augmentent les contacts avec le vecteur. Ces mouvements et ces regroupements de population favorisent la dissémination du parasite d'un bloc de culture à un autre.

Enfin l'habitat groupé de certaines ethnies n'induit une situation privilégiée du point de vue contact homme/mouche que dans la mesure où les activités agricoles sont limitées. En fonction de leurs pratiques agraires, les villageois planteurs peuvent, au cours de leurs déplacements et de leurs travaux agricoles, se trouver placés dans la même situation vis-à-vis du vecteur que les populations résidant sur les lieux même de la production.

Il découle de ce qui précède qu'il n'y a pas de relations réelles entre la densité des glossines et l'intensité de l'infection trypanique humaine, mais que cette dernière est dans la dépendance du contact homme/glossine le plus exclusif possible. Ce contact est d'autant plus étroit que les animaux - sauvages et domestiques - sont moins nombreux et la présence de l'homme plus affirmée. Cette dernière ne peut se traduire exclusivement par des densités humaines calculées par rapport aux espaces utilisés par les groupes humains. Il est nécessaire d'introduire en sus les comportements collectifs et individuels face au milieu : intensité des déplacements, techniques agraires, temps de présence, calendriers agricoles, etc... Les densités humaines rapportées à l'espace utilisé calculées pour les populations autochtones (35 hab/km²) ne paraissent pas significativement moins élevées que celles des groupes de planteurs immigrés (45 à 50 hab./km²). Cependant la signification de ces deux chiffres est très différente en ce qui concerne le contact homme/glossine.

Chez les autochtones, les cultures vivrières dominent. Le temps passé "en brousse" par les populations est faible en dehors de la période de défrichement (saison sèche) et de la mise en place du taro, de la banane puis du riz (début de la saison des pluies). L'enchevêtrement des espaces cultivés, limités en superficies, parsemés de jachères et de lambeaux de forêt, favorise d'autant mieux le maintien d'une faune sauvage susceptible de nourrir les populations de glossines que la présence humaine est ténue.

Il en va tout autrement dans les espaces de plantations à vocation commerciale. La présence humaine y est permanente et les densités réelles accrues par les nombreux déplacements des hommes entre les plantations, les campements et les points d'eau etc...

Dans le premier cas le produit densité x temps de présence x espace parcouru est faible alors qu'il est très élevé dans les zones de plantation, limitant ainsi la présence de la faune sauvage et faisant de l'homme une proie privilégiée pour les glossines.

Ces brèves observations permettent d'entrevoir les différences de "risques" encourus face à la trypanosomiase humaine suivant les attitudes individuelles réglées par le statut social. Parvenir à décrire qualitativement et quantitativement les rapports entre l'homme, le vecteur et le parasite, nécessite que l'on puisse mettre en évidence, à partir de l'ensemble des trypanosomés connus, la présence de constantes communes à tous les cas ou à des groupes de cas qui définiraient des complexes pathogènes particuliers.

CONCLUSION

En transformant profondément le milieu végétal originel par le développement d'une économie de plantation où s'imbriquent différents biotopes, l'homme a favorisé l'installation de glossines aptes à transmettre la maladie du sommeil.

Les attitudes diverses des hommes face au milieu déterminent des contacts variés avec le vecteur de la maladie du sommeil et jouent un rôle fondamental dans l'implantation et la dissémination de celle-ci. Mieux connaître les lieux de contact entre le porteur de parasite et la glossine, entre les tsé-tsés infestées et l'homme sain nécessite l'amélioration de nos connaissances de la bio-écologie de l'homme aussi bien que de celle de la glossine et ce à l'échelle des espaces de vie et non pas de petites unités de production dont l'isolement réel n'existe pas et qui ne constituent des espaces de vie fermés ni pour l'homme ni pour la glossine.

BIBLIOGRAPHIE

CHALLIER (A.) et GOUTEUX (J.P.), 1978 - Enquêtes entomologiques dans le foyer de maladie du sommeil de Vavoua en République de Côte d'Ivoire.

I. Ecodistribution, structure et importance épidémiologique des populations de Glossine palpalis (Rob. Desv. 1830). Doc. Ronéo. OCCGE/Centre Muraz, N° 6720/78, 30 p.

LAVEISSIERE (C.), et HERVOUET (J.P.), 1981 - Populations de glossines et occupation de l'espace. Enquête préliminaire dans la région de la Lobo (Côte d'Ivoire) février 1981. Cah. ORSTOM, sér. Ent méd. et parasitol. vol XIX, N° 4, 1981, 247-260.

LAVEISSIERE (C.) et MILLET (P.), 1981 - Populations de glossines et occupation de l'espace. Enquête entomologique de saison humide. Doc. Ronéo. OCCGE/IRTO, N° 26/IRTO/Rap/81.

TABLEAU 2 : ATTITUDES DES DIFFERENTES ETHNIES FACE AU MILIEU

ETHNIES	ACCES A LA TERRE		HABITAT				CULTURES PRINCIPALES			FREQUENTATION DE PLANTATION			ATTEINTE OU TRYPANOSOMIASE		
	1	2	Type		Site		Café	Cacao	Vivrières	Forte	Moyenne	Faible	Forte	Moyenne	Faible
			3	4	5	6									
MOSSI ANCIENS		a	a	c	(4)	(3)	a	b		+			+		
MOSSI NOUVEAUX	a			a	-4-		a	c		+			+		
AUTRES SOUDANIENS	a			a	4		a	c		+			+		
BAOULE		a	a			3	b	a			+			+	
NIEDEBOUA		a	a			3	b		a			+			+
GOURO			a			3	b		a			+			+

1 : individuel ; 2 : collectif ; 3 : groupés ; 4 : dispersés ; 5 : sur interfluve

6 : proches talwegs humides.

a : principal ; b : secondaire ; c : en cours de développement, devenant principal.